

24 heures



PERCUSSIONS
FESTIVAL
INTERNATIONAL
LAUSANNE

2^e édition

16-19 novembre 2023

avec le **Carillon Festival** le samedi 11 novembre

PROGRAMME 2023



SAMEDI 11 novembre



CARILLON FESTIVAL LAUSANNE

Dès 10 h 30

• Procession des Sonneurs du Pays-d'Enhaut, traversée de Lausanne
Place de la Riponne

11 h-11 h 15

• Dialogue des cloches de la cathédrale et du Valentin

11 h 30-12 h

• Concert du carillon ambulant de Douai
Manifestation gratuite

PAGES 4-5

JEUDI 16 novembre



MASTERCLASS

14 h Suphala à l'EJMA
Gratuit

SUPHALA (INDE)

20 h DOCKS

GHETTO KUMBÉ

(COLOMBIE)

21 h 30 DOCKS

FRANCK AGULHON

(FRANCE)

20 h 30 CHORUS
Concert gratuit

LAUSANNE MARIMBA ENSEMBLE

(SUISSE)

20 h SALLE PADERWSKI

PAGES 8-10

VENDREDI 17 novembre



MASTER CLASS

14 h Franck Agulhon à l'EJMA
Gratuit

MAKOTO SAN

(FRANCE)

20 h D! CLUB

PAGE 11

SAMEDI 18 novembre



ROYAL ACADEMY OF PERFORMING ARTS

(BHOUTAN)

20 h OPÉRA DE LAUSANNE

PAGES 6-7

TAMBOURS DU BRONX

(FRANCE)

20 h D! CLUB

PAGES 12-13

SPONSORS

Aline Foriel-Destezet

BERNARD Nicod

Société Académique
Vaudoise

FPE FONDATION PETRAM

chanoyu
CELEBRATE TEA

Fondation
Jan Michalski

Clinique de
La Source

Ville de Lausanne

FONDATION
Françoise
Champoud



24heures

Sandoz
FONDATION
PHILANTHROPIQUE
FAMILLE SANDOZ

le Kiosque
à Musiques

RTS
Radio Télévision
Suisse

hotels
BY FAS&BOND
.com



FONDATION
BOLENEVICH
BARBOUR

Retraites
Populaires

CP Centre
Patronal

BCV

ribes.design



VIDY THÉÂTRE
LAUSANNE

OPÉRA DE
LAUSANNE

Docks
LAUSANNE



E J M A

DIMANCHE 19 novembre



CONTES ENCHANTÉS D'AFRIQUE PAR YÉ LASSINA COULIBALY

(BURKINA FASO)

16 h FONDATION JAN MICHALSKI - MONTRICHER

KIOSQUE À MUSIQUES RTS AVEC L'HEMU-CL

11 h THÉÂTRE DE VIDY
Manifestation gratuite

PAGES 14

24 heures

«24 heures», av. de la Gare 33, 1001 Lausanne **Rédacteur en chef:** Claude Ansermoz **Direction artistique:** Adriano Fagioli **Coordination rédactionnelle:** Gérald Cordonier **Rédaction:** Boris Senff, Florence Millioud, Claude Béda, Matthieu Chenal **Infographie:** Daphné Harmel **Impression:** CIL Centre d'impression Lausanne SA à Bussigny **Marketing:** Jean-Luc Avondet **Éditeur:** Tamedia Publications romandes SA, une publication de Tamedia AG. Indication de participations importantes selon article 322 CPS: Centre d'impression Lausanne SA

LE MOT DE JACK LANG



Le Festival international de percussions est une exaltation mondiale des rythmes, des sons et des couleurs. Par ses mélodies originales et envoûtantes, cet événement unique est un authentique hymne universel. Porté par des artistes talentueux de tous horizons, il propose une immersion musicale et mélancolique passionnante. Véritable fête de la musique, les notes et les mouvements des percussions s'entremêlent l'espace d'un instant pour célébrer la passion de la musique et nous surprendre par de superbes expériences sensorielles. Quelle très belle idée que ce retour aux sources avec la réalisation d'un Festival international de percussions à qui je souhaite longue vie et succès!»

Jack Lang

fondateur de la Fête de la musique



LE MOT DU PRÉSIDENT



Création unique au monde, le premier Festival international de percussions s'est tenu à Lausanne du 17 au 19 juin 2022. Son édition 2023 débutera le 11 novembre. Ce festival se propose de présenter les sources de la musique. En effet, à l'origine de toutes les civilisations, on trouve des instruments percussifs en bois, en os, en peau, etc.

Le festival se donne pour mission de faire connaître cette famille d'instruments souvent méconnue, en lui rendant hommage et magnifiant cette partie de l'histoire de la musique. Pour y parvenir nous proposons aux spectateurs et auditeurs des groupes de percussions venant de tous horizons



musicaux et originaires des quatre coins du monde.

Le comité d'organisation du festival a, depuis sa première édition, la ferme volonté de voir cette manifestation devenir pérenne, jusqu'à ce qu'elle s'impose comme une pierre angulaire de l'identité lausannoise, vaudoise et suisse dans notre pays et le monde entier.

Nous proposons, pour 2023, un ensemble de concerts et médiations (master classes et animations) dans le but de faire découvrir au public les percussions sous leurs aspects les plus originaux comme classiques.

Bart Favre, président de l'association

DEUX CLOCHERS, UN

Événement! En préambule au Percussions Festival international Lausanne, les organisateurs lancent le premier Carillon Festival. Un grand rendez-vous populaire et gratuit, le 11 novembre. Moment fort: le concert qui fera dialoguer les douze cloches de la cathédrale de Lausanne et de la basilique du Valentin.

Finies les querelles de clochers, place à l'accord parfait. Point fort du Carillon Festival, le concert coordonné des cloches de la cathédrale de Lausanne et de la basilique du Valentin ne devrait pas flaque le bourdon. Le dialogue musical entre les deux «Notre-Dame», l'une protestante, l'autre catholique, promet un joyeux retentissement. Coïncidence du calendrier, cette production campanaire singulière résonnera le 11 novembre, jour de l'armistice de la Grande Guerre, marqué en 1918 par la sonnerie générale des cloches dans plusieurs pays.

«Je ne sais pas ce que ça va donner, confie Jean-François Cavin, carillonneur passionné et auteur de la partition. Je suis très curieux moi-même d'entendre ça.» Les deux clochers se mettront à sonner peu après les coups de 11 h. Les premières vibrations du festival campanaire proviendront d'abord de six cloches isolées, de la moins grave à la plus grave, en alternance d'une église à l'autre. L'opportunité de deviner leur pittoresque dénomination, leur note, voire leur fonction.

C'est le mi-bémol de la «Lombarde» de la cathédrale qui se fera entendre en premier, auquel répondra le fa de la «Saint-Pierre» du Valentin. Puis «La Clémence», la «Saint-Laurent», la

«Les sonneries des deux édifices ont été accordées. Il n'y a plus de dissonance cruelle pour l'oreille.»

Jean-François Cavin

LES SONNEURS DU PAYS-D'ENHAUT

Les cloches des montagnes rejoindront celles de la ville. Douze sonneurs du Pays-d'Enhaut, dont un tiers de femmes, feront tinter leurs lourdes sonnailles de l'esplanade de la cathédrale de Lausanne à la place de la Riponne, via la rue de Bourg, en ce jour de marché. Même sans les vaches, l'événement sera impressionnant. «C'est une première pour nous de venir en si grand nombre à la capitale», se réjouit Pascal Pillier, président. Dans cette tradition agricole, chacun est propriétaire de sa cloche, dont le collier en cuir est savamment décoré. Et tout est fabriqué à Château-d'Œx.

CARILLON AMBULANT DE



À défaut de pouvoir déplacer le carillon de Chantemerle de l'église de la Rosiaz à Pully, Jean-François Cavin, fer de lance du Carillon Festival, a convié à Lausanne le carillon ambulant de Douai en

ACCORD PARFAIT

«Marie-Madeleine» et la «Sainte-Marie» se livreront aussi à ce petit jeu de ping-pong harmonieux. Pour assurer le coup, les sonneurs des deux églises resteront agrippés à leur téléphone.

Conseils pratiques

Où faudra-t-il se placer pour avoir la meilleure acoustique? «Idéalement, il faudrait se mettre en haut d'un mât placé à une bonne hauteur de la Riponne, exactement à mi-chemin entre des deux clochers, sourit Jean-François Cavin. Faute de mât ou d'échelle de Jacob, on entendra aussi très bien les deux clochers depuis les pavés de cette même place, mais probablement davantage Notre-Dame du Valentin que la cathédrale, plus haut perchée.»

D'ailleurs, à la Riponne, les badauds ne sauront pas où donner des oreilles, car c'est là aussi que débarqueront les sonneurs du Pays-d'Enhaut et le carillon ambulant de Douai (lire ci-dessous). «Nous avons choisi une formule permettant plusieurs manifestations campanaires principalement regroupées en un seul endroit, afin que le plus grand nombre d'intéressés puissent l'apprécier. L'événement se veut unificateur.»

Claude Béda

SAMEDI 11 novembre

Dès 10 h 30

Gratuit

PLACE DE LA RIPONNE

CARILLON FESTIVAL LAUSANNE



Dès 10 h 30

• Procession des Sonneurs du Pays-d'Enhaut, traversée de Lausanne

11 h-11 h 15

• Dialogue des cloches de la cathédrale et du Valentin

11 h 30-12 h (et à 15 h à Plateforme 10)

• Concert du carillon ambulant de Douai.

DOUAI



France. La ville possède l'un des 18 carillons mobiles ou itinérants existant au monde. Fort de ses 53 cloches pour 4045 kg, il date de 2004 et occupe la 3^e place du podium mondial en termes de nombre

de cloches. Et son maître-carillonneur, Stefano Colletti, a enregistré au carillon de Douai la musique de «Bienvenue chez les Ch'tis», tout en jouant la doublure de Dany Boon dans le célèbre film.

DR



LE BHOUTAN RYTHME LE

Rarement de sortie à l'étranger, la Royal Academy of Performing Arts du Bhoutan vient donner à Lausanne un extrait de ses multiples talents. Reportage à 10'000 kilomètres de Lausanne, dans une école soignant un trésor national.

Jamais de klaxons, pas de voix plus haute qu'une autre... même dans la capitale Thimphou, là où la Royal Academy of Performing Arts perpétue une tradition séculaire, il y a très peu de bruits extérieurs pour venir brouiller une conversation dans le flux très tranquille de la vie bhoutanaise (à près de 10'000 kilomètres de Lausanne). Mais on se le fait répéter! Tellement il est difficile de croire, même d'imaginer que cette danse des masques portée par des trompettes et des percussions n'a lieu dans son entier qu'une à deux fois l'an. Mystérieuse, sacrée, elle compte vingt-et-un tableaux chorégraphiques, alternance de rythmes contemplatifs, apaisants et plus soutenus lorsque les divinités laissent voir leur courroux. Sur scène, ou dans le public, acteurs et spectateurs sont invités à sortir de leur quotidien pour entrer en communion avec tous les êtres vivants et thésauriser les bénéfices du Drametse Nga Cham. Interprétée dès le XVI^e siècle par les moines du centre religieux de Drametse (à l'est du pays), cette danse des masques – inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco – puise ses rythmes tantriques comme ses énergies célestes dans une histoire... lumineuse. Elle a pour cadre le songe d'un homme, Kuenga Nyinpo, descendant de Pema Lingpa considéré comme le «révéléteur» des trésors culturels et spirituels du Bhoutan. En état de grâce, le rêveur visite le palais du maître Padmasambhava et assiste à une danse réalisée par des êtres célestes. Au réveil, il se souvient de tout:



costumes, masques, musiques, chorégraphies. Il témoigne de son enchantement.

Aujourd'hui, cette danse, bénédiction en même temps que rituel pacificateur, inspirant, libérateur, est aussi considérée comme un art représentant l'esprit du pays. Ses représentations ont lieu lors des festivals, rendez-vous incontournables pour tous les membres d'une même communauté. «Si je ne rentre pas chez moi – (ndlr: même si le pays n'est pas plus grand que la Suisse, il faut parfois plusieurs jours) – pour le festival local, ce n'est pas admis», raconte Phub Wangdi, en faisant mine de trembler. À Thimphou, capitale qui ne ressemble à aucune autre avec ses bâtiments construits dans le même moule traditionnel, le vice-recteur de la Royal Academy of Performing Arts veille sur l'une des troupes de danse des masques, et sa relève. Certaines sont composées exclusivement de moines, d'autres, comme celle attendue à Lausanne, de civils. Il y a seize danseurs (uniquement des hommes) dont un chanteur, tous dotés d'un instrument, que ce soit des cymbales ou un nga chen, ce tambour frappé avec un bâton courbé. Ils sont accompagnés d'une dizaine de musiciens, joueurs de trompette, de cym-



bales, de bang nga (un grand tambour cylindrique) et de lag nga (un petit tambour plat). Chacun a choisi son masque sculpté dans le bois de pin vert avant d'être béni – tigre des neiges, hibou, lion, cochon, bœuf, dragon, rat, cerf, etc... – et se glisse dans la peau animale comme dans un état de conscience autre. Inutile de chercher un regard ou tout autre signe d'apparence humaine derrière le masque, c'est le tout qui prime. Le corps à corps avec une divinité. L'esprit à esprit avec l'ensemble du monde sensible.

Un élixir de bonheur

Les apparences d'un costume riche de différentes étoffes colorées laissent penser qu'il faut du temps pour se vêtir. En fait, il suffit de cinq minutes, assurent les danseurs. La vraie préparation est ailleurs... Toutes les forces de l'être concentrées sur l'objectif d'une communion parfaite avec les divinités. «On cherche la connaissance à travers cette danse des masques mais également l'illumination spirituelle et des pouvoirs curatifs, purifiants», ré-

La majorité des seize danseurs jouent du nga chen, tambour frappé avec un bâton courbé qui donne des sons très profonds. F. Millioud

BIEN-ÊTRE EN DANSANT


SAMEDI 18 novembre
20h
Prix: 20 fr.
OPÉRA DE LAUSANNE

ROYAL ACADEMY OF PERFORMING ARTS



LA FORMATION

L'Académie, créée en 1954 sous le patronage du troisième roi du Bhoutan, compte actuellement une centaine d'artistes et d'étudiants pour onze professeurs et quatre personnes pour la logistique. C'est la seule du genre dans le pays et c'est elle qui est appelée pour représenter les traditions culturelles à chaque fois que le roi Jigme Khesar reçoit.



«Il y a beaucoup d'engagement spirituel dans cette danse des masques et c'est aussi très physique.»

Chogyel Rinchen

pète Yeshi Lhendup dans son bureau à la Bibliothèque nationale du Bhoutan, à côté des vitrines conservant des dizaines de mètres linéaires de manuscrits et de livres bouddhistes. «La culture rend la société heureuse», ajoute-t-il quand on lui demande si le

Bhoutan, si fier de n'avoir jamais été colonisé, est vraiment – encore – ce pays où le «bonheur national brut» sert de liant social? Et de dynamique d'avenir? L'intellectuel bouddhiste persiste. «En plus d'asseoir des références communes à l'interne, vivre sa culture, c'est aussi garantir une singularité vis-à-vis de l'externe. Comme quoi... tout est lié au respect des traditions. De la sécurité nationale au développement économique, de la politique sociale à l'égard pour l'environnement.» À la Royal Academy of Performing Arts, modeste bâtiment en pierre et en bois de deux étages entouré de quelques maisonnettes pour loger les étudiants qui bénéficient d'un écolage gratuit, tous en sont convaincus. Il n'y a peut-être pas la même folie juvénile qui contaminait la School of performing arts, décor de la série américaine culte «Fame», mais la modestie des lieux n'éteint pas la flamme



Dans son habit de bois sculpté, la Royal Academy of Performing Arts (en haut) forme des artistes depuis bientôt septante ans. C'est dans une autre école de la capitale Thimphou que l'apprentissage de la création de masques se fait. F. Millioud



culturelle. Tout aussi incandescente. Il y a du lourd au programme! «Le recrutement est très cadré, la vie des artistes qui ne peuvent pas se marier le temps qu'ils sont à l'école, aussi, avance le directeur Phub Wangdi. Et nous avons de plus en plus d'ambitions.»

Pour la centaine d'étudiants enclassés pour un minimum de quatre ans (les étudiantes suivent les cours de chants et de musiques folkloriques), il faut notamment connaître les notes, le sol-fège, la pratique de divers instruments ou encore l'art d'être en scène. «Il y a beaucoup et nous n'arrivons pas à nous entraîner tous les jours pour la danse», reconnaît Chogyel Rinchen. Arrivé à l'école dans l'objectif de transformer sa passion en profession, il reprend tout juste son souffle après une démonstration, son masque de chèvre posé sur une table. «Il y a beaucoup d'engagement spirituel dans cette

danse et la condition physique compte aussi, glisse-t-il. Mais j'aime ça, j'aime danser et être devant un public.»

Echange de savoirs

D'abord orale et mimétique, la transmission est devenue écrite, elle est désormais suivie à la trace par les outils contemporains, vidéo, archivage, numérisation. Et la Royal Academy of Performing Arts entend assurer sa pérennité en élevant ses ambitions pour elle, comme pour ses étudiants. Les enseignements venus d'autres cultures en font partie. Heureux – sinon, il ne serait pas Bhoutanais – de venir à Lausanne avec une délégation, Pema Samdrup, une célébrité dans son pays, confirme: «Nous sommes très excités à l'idée de nous rendre en Suisse, de partager nos traditions mais aussi d'apprendre de celles des autres.»

Florence Millioud, de retour du Bhoutan

LES TABLAS EN TRANSIT ENTRE BOMBAY ET LA CALIFORNIE

Les tablas se conjuguent aussi au féminin. À la suite de la pionnière Anuradha Pal, Suphala Patankar s'est fait un nom, ou plutôt un prénom puisque Suphala suffit à sa dénomination d'artiste, dans la pratique de cette paire de tambours indiens, le dayan et le bayan. Cette (double) voix royale du rythme de l'Inde du Nord, elle la pratique depuis sa prime jeunesse, vécue à Minneapolis, auprès de parents nés en Inde qui avaient migré pour des raisons professionnelles.

«Dès mon plus jeune âge, la musique m'attirait. J'ai commencé par jouer du piano, mais le rythme, les tambours, ont toujours exercé une fascination particulière sur moi», se souvient la musicienne, désormais établie à New York depuis des années et contactée par téléphone. «Mes parents m'ont amenée à des concerts de musique classique indienne et je suis immédiatement tombée amoureuse de ces instruments.»

Le Nirvana du tabliste

À partir de là, ses parents n'ont plus eu de répit avant de permettre à leur fille de se former à l'art ancestral des tablas. Même si la plupart des grandes villes des États-Unis comptent une importante communauté indienne, trouver un prof dans le Minnesota ne semblait pas la chose la plus facile. Pourtant, la famille déniché un Américain avec une bonne expérience pour enseigner les premiers rudiments de cette percussion aussi complexe que subtile.

Dans la foulée, Suphala accède au Nirvana du tabliste en devenant : elle parvient à suivre les cours de Zakir Hussain, l'un des maîtres contemporains des tablas, compagnon des plus grands, notamment de Ravi Shankar, mais aussi connu en Occident pour sa participation au groupe Shakti du guitariste anglais John McLaughlin. «Il vivait en Californie, ce n'était donc pas trop difficile et j'ai pu suivre des workshops



JEUDI 16 novembre

MASTERCLASS - 14h Gratuit

EJMA

20 h Prix de la soirée: 20 fr.

Ouverture des portes: 19 h

DOCKS

SUPHALA



LA FORMATION

Élève de Zakir Hussain et d'Alla Rakha, la tabliste Suphala ravive l'intérêt pour les musiques indiennes en Occident. Forte de son héritage classique, la musicienne new-yorkaise croise la vibrante tradition des tablas à des approches du rythme contemporaines, que ce soit par l'usage d'électronique ou par le dialogue avec des batteurs.

qu'il donnait en été. Il a été très accueillant.» Devant les progrès de sa pupille, il la confiera à son propre père Alla Rakha (1919-2000), l'un des maîtres les plus respectés de l'histoire récente du tabla. «Pendant six-sept ans, je suis allé le voir à Bombay. Ce qui m'a aussi permis de retrouver une connexion plus forte avec l'Inde, un pays qui est redevenu un foyer pour moi.»

Ce fort enracinement dans la culture classique de ses origines n'a pas empêché Suphala à mêler son art d'électronique, à publier un album épicé de jazz, «Alien Ancestry», sur le label Tzadik du saxophoniste John Zorn, et à tenter des collaborations inattendues, que ce soit avec Sean Lennon ou Perry Farrell, chanteur de Jane's Addiction. «La plupart des batteurs adorent les tablas mais admettent que ces percussions méritent le voyage d'une vie entière. Elles sont très complexes et j'en aime tant d'aspects qui, chacun, se laissent approfondir à plaisir. Mais elles permettent aussi d'interagir avec de nombreux styles et de créer tant de tons et de couleurs sonores. Plus j'en explore la tradition classique et plus j'ai l'impression que les possibilités de s'exprimer s'ouvrent.»

BSE



Kata Garcés

JEUDI 16 novembre

21 h 30 Prix de la soirée: 20 fr.

DOCKS

GHETTO
KUMBÉ

LA FORMATION

Les Colombiens de Ghetto Kumbé propulsent le riche terreau rythmique tissé dans leur pays dans une jungle techno-house qui s'ouvre parfois sur un dancefloor en feu. Le trio de percussionnistes marie en tout cas les peaux et les machines dans un esprit néotribal et engagé qui prend le meilleur du passé pour enflammer le futur.

LES RACINES **ENSORCELÉES**
D'UN TRIO DE BOGOTA

Sous la peau parfois trop lisse d'une modernité arrogante serpentent toujours des pulsations ancestrales. Dans les laboratoires musicaux de Bogota, Ghetto Kumbé renoue avec une riche palette de rythmiques traditionnelles, qu'elles soient colombiennes ou d'Afrique de l'Ouest, et leur redonne une actualité sur les ondes d'une sono mondiale qui devrait vibrer avec férocité dans les Docks de Lausanne.

Depuis 2015 et leur premier EP, «Kumbé», le trio, formé par Edgardo Garcés (El Guajiro), Juan Carlos Puello (El Chongo) et Andrés Mercado, habille ainsi d'anciens rituels de tambours d'un fuselage techno-house peaufiné en collaboration avec le DJ anglais Ollie Williams (moitié de The Busy Twist). Un revêtement so-

nore capable de percer sur les meilleurs dancefloors internationaux. Par ses motifs puisés dans les répertoires rythmiques les plus variés de l'hémisphère Sud mais traversés par un goût prononcé pour la palette de la cumbia, Ghetto Kumbé est parfois rangé dans la fusée de l'afrofuturisme, ce véhicule symbolique qui promet un imaginaire libéré aux damnés racisés de la planète.

Animaux totems

Les principaux intéressés, revendiquant le tigre, le jaguar et la panthère comme animaux totems, ne récusent pas quand ils commentent leur titre «Ware Warrior» à la publication «The Looking Glass»: «De nombreux enfants meurent sous-alimentés, ignorés par le gouvernement. Notre pays est très exploité et cette chanson est

comme un sanglot, un cri à l'adresse du reste du monde pour une révolution qui doit advenir en Colombie.» Au milieu d'une jungle sonore propice à tous les métissages, Ghetto Kumbé a su trouver la bonne touche pour propulser dans une autre dimension un héritage qui les habite avec force, croisant leurs racines afro-caribéennes colombiennes (bullerengue, son palenquero, chande...) avec le lamban mandingue ou le kuduro angolais.

Leur fusion puisant dans des énergies premières s'accorde à merveille avec un néoprimitivisme qui s'écrit en lettres de néon sur des masques tribaux. Leur dernier album du même nom a d'ailleurs connu deux vies, revenant sur les pistes de danses via un «Clubbing Remixes» de 2022, notamment en raison de la pandémie et de

l'arrêt des tournées d'un groupe déjà passé par Paléo en 2018.

Mais Ghetto Kumbé s'est aussi fait remarquer au carnaval de Barranquilla, un incontournable du folklore de leur pays, sans jamais boudier les plus grands clubs de la capitale, Bogota. C'est ce grand écart parfaitement réalisé entre la magie du passé et le souffle du présent qui les rend si percutants.

L'exercice ne leur fait pas oublier ce qu'ils doivent à des artistes telles que Toto la Momposina, Petrona Martinez ou Martina Camargo, ces grandes aînées du district de Bolivar, au nord de la Colombie, qui leur ont ouvert les mystères de l'invocation des peaux frappées, d'une transe et d'émotions qui n'ont jamais eu besoin des machines pour exister.

Boris Senff

JEUDI 16 novembre
20 h **Prix: 20 fr.**
SALLE PADEREWSKI

DES BAGUETTES ENCHANTÉES EN ÉCHAPPÉE **POÉTIQUE**

LAUSANNE MARIMBA ENSEMBLE



LA FORMATION

Le marimba en figure de proue d'une formation née de la passion de Jacques Hostettler et Nicolas Suter, fondateurs du Tchiki Duo, déjà épris de l'instrument depuis longtemps. Désormais, le Lausanne Marimba Ensemble s'est encore étoffé de percussions et présente «Baguettes enchantées» avec des pièces de Bach, Vivaldi, Reich...

De deux à huit. Dès sa création en 2005, le Tchiki Duo a tout misé sur le marimba, devenant l'un des ensembles les plus réputés d'Europe et même jusqu'au Japon. Jacques Hostettler et Nicolas Suter ont en effet très vite été repérés par Keiko Abe, inspiratrice de l'instrument, et qui est venue à plusieurs reprises à Lausanne à l'invitation du tandem et de leur académie KALIMA.

Le Tchiki Duo se fond aujourd'hui au sein du Lausanne Marimba Ensemble, mais c'est bien grâce à lui qu'est né ce collectif armé de baguettes, d'abord au sein de l'HEMU en 2009 et désormais avec un groupe stable d'anciens étudiants des deux percussionnistes vaudois. «On ouvre nos ailes», image Nicolas Suter, ravi que l'ensemble se profile petit à petit au niveau international.

À l'invitation du Percussion Festival, le Lausanne Marimba Ensemble



crée sur mesure «Baguettes enchantées», nouveau spectacle magnifiant le saisissant effet acoustique des xylophones géants enrichi d'un cortège de percussions en tous genres. Il est savamment mis en scène par Didi Som-

mer, célèbre clown alémanique qui avait déjà travaillé avec le duo à l'Octogone en 2011. Des pièces de Bach, Vivaldi, Reich, Abe et Tchiki sont au menu de ces envolées poétiques.

Matthieu Chenal

FRANCE



hon est parfait pour le rôle, au profit d'une riche expérience et d'un large éventail de styles musicaux. Celui qui a déjà mis ses baguettes au service d'Archie Shepp, de Biréli Lagrène, de Sylvain Luc, de Tigran Hamasyan ou de Michel Portal a aussi œuvré sur la durée au sein des formations d'Olivier Ker Ourio, Piererrick Pedron, Eric Legnini et Stefano di Battista.

Batteur incontournable de la scène française, ce rythmicien pédagogue a toujours cultivé une curiosité décomplexée qui l'a également mené dans les parages des musiques brésiliennes, cubaines et funk. Cet héritier d'un Daniel Humair ne vient d'ailleurs pas seul sur le terrain de sa discipline puisque le quintet avec lequel il se produit à Lausanne comporte le percussionniste Stéphane Edouard, musicien originaire d'Inde à l'éclectisme très joueur, du jazz à la pop. La formation est complétée par Ganesh Geymeier au saxophone, Noé Macary au piano et Fabien Iannone à la basse.

BSE

JEUDI 16 novembre
20h30 **Gratuit**
CHORUS CAVE À JAZZ

FRANCK AGULHON



LA FORMATION

Batteur de jazz, fin pédagogue, Franck Agulhon fait partie de ces musiciens à l'aise dans de nombreux contextes. Ce rythmicien qui a joué avec Biréli Lagrène, Toots Thielemans ou Ambrose Akinmusire se fait épauler à Lausanne par les percussions de Stéphane Edouard, le saxophone de Ganesh Geymeier, le piano de Noé Macary et la basse de Fabien Iannone.

LA BATTERIE **JAZZ** SUR LE BON TEMPO

Il fallait évidemment un batteur de jazz - l'un des derniers bastions de la complexité rythmique occiden-

tale - pour parfaire la programmation d'un festival dévolu aux percussions. À l'affiche du club lausannois Chorus, Franck Agul-



Mathias Queraux

VENDREDI 17 novembre**20 h****Prix: 20 fr.****Ouverture des portes: 19 h**

D! CLUB

MAKOTO SAN

LA FORMATION

Formé par quatre passionnés de percussions asiatiques – japonaises et indonésiennes – le quartet marseillais de Makoto San déploie toute la richesse du timbre déployé par le bambou pour construire une musique hybridée d'electro, cinématographique et subtilement exotique, au minimalisme dansant. Un kata pour les oreilles et pour le clubbing.

COUP DE BAMBOU SUR L'ELECTRO

Sous les masques d'escrime des quatre cavaliers du rythme de Makoto San, il y a d'abord la légende. Les quatre percussionnistes français auraient rencontré un mystérieux «Monsieur Makoto» (Makoto San), ermite qui les aurait initiés aux premiers éléments des percussions japonaises, majestueuse tradition du rythme s'il en est.

Las, les mousquetaires marseillais auraient préféré trahir leur maître ès principes ancestraux et acoquiner ce savoir fraîchement acquis à l'héritage plus récent mais pas moins efficace de la french touch. Dans la tradition nipponne, un tel retournement ne peut s'apparenter qu'à un déshonneur. Désormais, les renégats, conscients de leur forfaiture, ne se produiraient plus que camouflés, le visage recouvert, rejoignant ainsi les défunts Daft Punk dans l'amour d'un anony-mat maîtrisé.

L'histoire, jolie, ne dépare pas dans un dossier de presse, mais la réalité semble plus prosaïque, sans

perdre pour autant de son intérêt. «On est des percussionnistes, ce qui nous rassemble, ce sont les percussions, ce sont ces instruments. Après, on n'est pas Japonais et on parle effectivement un peu du Japon, mais il y a un second degré à prendre en considération. On est musiciens, on va puiser notre créativité dans la musique japonaise et toute l'histoire autour de Makoto San», déclarait l'un des musiciens au blog de Festineuch l'été dernier en se revendiquant de la génération du Club Dorothée.

Pureté du timbre

Car si le quartet ne semble pas encore prêt à mettre un terme à sa carrière – commencée en 2020 – par un seppuku collectif, sa démarche, à cataloguer dans la famille des fusions électroacoustiques, mérite largement le détour. Dans leur recherche sonore, la place du bambou est centrale et constitue le matériau de choix de leurs instruments, parmi les tambours japonais, angklungs et gendres indonésiens. Au cœur de leur

musique, il y a donc la pureté du timbre du bambou frappé, élément de base qui entre ensuite dans le développement de leurs motifs rythmiques, leurs structures augmentées d'électronique.

Il y a du DJ Cam ou du Nicolas Jaar dans ces circonvolutions étudiées qui dessinent parfois des ambiances cinématographiques à l'exotisme épuré quand elles n'évoquent pas un minimalisme vélocé et dansant. Les masques d'escrime se posent donc en élément de mise en scène qui permet à leur musique de cultiver un certain mystère, voire de suggérer un yokai, ces fantômes japonais. Ou encore, plus simplement, de laisser le portail de l'imaginaire du public grand ouvert...

Quelle que soit l'histoire réelle de Makoto San, celle que racontent ses musiciens sur scène ouvre en tout cas des horizons contrastés, entre les miroitements lacustres d'un jardin de Takamatsu et les flashes stroboscopiques d'un club de Tokyo.

Boris Senff

VENDREDI 17 novembre**14h-18h****Gratuit**

EJMA

MASTERCLASS AVEC FRANK AGULHON

SAMEDI 18 novembre

20 h **Prix: 20 fr.**
Ouverture des portes : 19 h

D! CLUB

TAMBOURS DU BRONX →

LA FORMATION

Les Tambours du Bronx doivent leur nom à l'appellation d'un quartier de Varennes-Vauzelles, près de Nevers. Depuis 1987, leur façon de maltraiter des bidons SNCF pour atteindre la transe produit des shows extrêmement impressionnants qui fascinent le public. Ce collectif industriel arrive à Lausanne avec la version «metal» de son spectacle. Une déclinaison qui met aussi les guitares en avant.



MARTELER, UNE PERCU

SAMEDI 18 novembre

20 h **Prix: 20 fr.**

OPÉRA DE LAUSANNE

ROYAL ACADEMY OF PERFORMING ARTS

(VOIR PAGES 6-7)

D'un quartier ouvrier de Varennes-Vauzelles, près de Nevers, aux scènes du monde entier, l'épopée des Tambours du Bronx est unique en son genre. Au départ, en 1987, une bande de jeunes désœuvrés se met à taper sur des bidons des ateliers SNCF après avoir vu les tambours du Burundi. Deux ans plus tard, l'équipe repérée par Jean-Paul Goude participe aux festivités du bicentenaire de la Révolution française à Paris. Au final, des tournées internationales, un engouement très large pour leurs performances scéniques et des collaborations prestigieuses – avec Killing Joke, Sepultura – qui les mèneront d'ailleurs à assumer plus pleine-

ment leur amour du rock avec le virage metal d'un nouveau show avec lequel les Tambours du Bronx arrivent à Lausanne, au D!Club. Interview de Dom, membre depuis vingt-trois ans de ce collectif infatigable.

Les Tambours du Bronx ont toujours porté une note industrielle. Depuis quelques années vous avez carrément fait le saut dans le metal?

Oui, dès nos origines, nous avions cette influence industrielle. On tapait sur nos bidons avec, parfois, l'envie d'agrémenter avec des samples électroniques. Mais on avait envie d'intégrer aussi d'autres sons, d'autres instruments et d'agrémenter avec des mélodies – en plus des bidons qui constituent toujours la

masse. Autour de 2018, on a enfin décidé d'assumer ce côté rock et punk que l'on avait depuis longtemps.

Il y a eu des hésitations?

On y pensait depuis longtemps, mais on a mis un peu de temps à oser parce que les Tambours est un groupe à part dans le paysage musical. Avec un public tout public, qui vient de tous les horizons. Il y avait donc un risque à spécialiser notre musique, mais cela a bien pris et amené quelque chose de frais tout en nous donnant l'occasion de se faire extrêmement plaisir. Mais on a gardé le show classique, extrêmement visuel, lié au live et donc assez compliqué à retranscrire sur album.



Depuis 36 ans, Les Tambours du Bronx ont inventé une performance percutante qui tient autant du rituel post-industriel que du dépassement physique. Depuis quelques années, le collectif qui a vu passer des dizaines de membres, a pris une orientation metal, ajoutant des guitares à son martèlement des tôles. Mais le show classique continue à rassembler un public de 7 à 77 ans.



PERCUSSION COMME UNE AUTRE



La percussion chez vous, c'est l'équivalent d'un sport, non?

Oui, c'est très éprouvant. Déjà sur le plan cardio, car on joue environ une heure et demie. Et le bidon, c'est très dur... Ce n'est pas conçu comme un instrument de musique! C'est tout sauf agréable. Les mailloches sont lourdes, ça fait mal aux mains, aux articulations. Le corps doit s'habituer. Mais on a besoin de la masse, le nombre des musiciens nous porte et il y a une transe qui finit par se dégaier du concert. En one man show, je ne crois pas qu'on y arriverait.

C'est l'énergie collective canalisée sur scène?

C'est exactement ça, c'est l'âme des tambours. Le fait d'y aller à fond, de

jouer fort, de taper fort, de tout donner comme si c'était le dernier concert. Tout ce qui se passe autour a finalement peu d'importance. Les gens retrouvent toujours, quoi qu'il arrive, quel que soit l'accompagnement, cette masse de bidons, cette énergie, cette gestuelle, cette transe.

Les Tambours ont aussi gardé cette énergie spontanée des débuts?

On n'a jamais fait partie du showbiz, on a toujours tout fait nous-mêmes même si on a aussi appris à déléguer certains aspects. Et on est toujours restés dans notre petite ville où tout le monde nous connaît. On n'est pas des stars, on n'a jamais cherché à montrer les visages de tout le monde, à devenir connus. C'est le groupe qui

est connu et les musiciens sont au service du groupe.

Mais vos bidons ont changé, eux...

Oui, les normes européennes ont évolué. Les premiers bidons que nous utilisions étaient des Monostress, striés de haut en bas, très fins. Ils étaient déjà durs mais on arrivait à les plier et ils sonnaient bien – quand on tapait dessus, ils s'écrasaient, donc ça faisait un peu moins mal. Au fur et à mesure des nouvelles législations, les bidons sont devenus de plus en plus durs. De plus en plus durs à taper, mais de plus en plus durs tout court. Ils sont renforcés, le métal est plus épais. Maintenant, c'est le bras qui amortit, ce n'est plus la tôle.

Boris Senff

«C'est le groupe qui est connu et les musiciens sont au service du groupe.»

Dom

DIMANCHE 19 novembre

11 h **Gratuit**

THÉÂTRE DE VIDY

KIOSQUE À MUSIQUES RTS-HEMU



LA FORMATION

Le «Kiosque à musiques» et Jean-Marc Richard s'insèrent une nouvelle fois au festival avec une émission et un concert qui seront produits au Théâtre de Vidy. La formule, simple et efficace, entend stimuler les dialogues entre ensembles de différents horizons. Les classes de percussion et de trombone de la HEMU invitent très large.



LA FRAPPE DES TRADITIONS

Pour cette 2^e édition du Percussions Festival International Lausanne, le «Kiosque à musiques» poursuit sa collaboration avec la manifestation. «L'an dernier, nous nous étions intéressés à la percussion à l'Opéra

de Lausanne, avec un documentaire sur une journée», rappelle l'animateur-star de l'émission, un Jean-Marc Richard toujours au service des traditions musicales suisses. «Cette fois, nous revenons aux musiques populaires où de plus

en plus d'ensembles évoluent, dialoguent avec d'autres univers – les chœurs avec les fanfares, par exemple.»

Pour emboîter le pas à ces développements et leur donner une consistance pertinente avec le propos du festival, le «Kiosque à musiques» s'est tourné avec gourmandise du côté de l'HEMU, et plus particulièrement du côté de son département percussion, pour organiser plusieurs dialogues musicaux, auxquels prendra aussi part la classe de trombone de la haute école.

Les partenaires de ces échanges seront très variés et vont du groupe vocal Voxset aux paladins de l'électro lumineuse de Tikom, en passant par deux références plus folkloriques: l'accordéon diatonique de Nikita Pfister et la schwyzoise de Marc Tschanz. Une heure et demie d'un concert au Théâtre de Vidy qui sera également capté pour la RTS. L'occasion, pour Jean-Marc Richard, ancien de la Dolce Vita revendu, de rappeler l'extrême jeunesse des adeptes de musiques traditionnelles. «La moyenne d'âge est de moins de 30 ans. Le rock, et même le rap, sont battus!»

BSE

BURKINA FASO

À LA CADENCE DES CONTES MANDINGUES

Je n'oublierai jamais l'enchantement que me causaient les contes, poésies et musiques de mes ancêtres. La richesse et la sagesse de leur enseignement m'a donné le sens de l'humain et forgé ma personnalité.» Le directeur artistique Yé Lassina Coulibaly relance une tradition qui l'a marqué pendant sa jeunesse, au cours de veillées de son enfance burkinabée.

En compagnie d'un ensemble qui lui permet d'entrelacer récits, paroles, enseignements et d'ouvrir sur des respirations et des mises en relief musicales, le musicien, au chant et au djembé, accompagné des mots du conteur Gabriel



Kinsa et de la kora de Cherif Soumano et de la flûte peule d'Aly Wagué, redonne vie à la tradition de la culture mandingue dans ce projet qui passe par Montricher.

Sous la forme envoûtante de contes, chants et musiques d'Afrique de l'Ouest, ce spectacle joyeux et rythmé dans tous les sens du terme – narratif, poétique aussi – s'adresse à toutes les générations, en appelle au réel autant qu'à l'imaginaire, à la sagesse et au merveilleux. Au gré de personnages hauts en couleur, ces contes suscitent l'émotion, incitent au courage et donnent de la valeur à la vie, qu'elle soit humaine ou animale.

BSE

DIMANCHE 19 novembre

16 h **Prix: 20 fr.**

FONDATION JAN MICHALSKI
MONTRICHER

CONTES ENCHANTÉS



LA FORMATION

S'il y a un rythme de la musique, il y en a aussi un dans la narration, l'art du récit. Au djembé et au chant, Yé Lassina Coulibaly conjugue la magie des contes de son enfance burkinabée à l'envoûtement subtil de la musique mandingue. Son spectacle pour petits et grands se déploie à la cadence de l'imaginaire grâce au conteur Gabriel Kinsa, à Cherif Soumano à la kora et à Aly Wagué à la flûte peule.



Lauren Pasche

«Les premiers instruments sont la voix et les percussions.»

Cyril Regamey

Des mains, des peaux, des rythmes et une pulsation. Simplicité du fond des âges et raffinement de la culture se rencontrent dans les percussions. IACONA/Getty Images

LE RYTHME DANS LES PEAUX

CONCLUSION En guise de clap de fin, entretien avec Cyril Regamey, professeur de batterie et de percussions classiques et ethniques à la HEMU, qui pratique le tambour sacré cubain.

A faire défiler les percussions du monde entier, le Festival international de Lausanne bat une mesure universelle. Au début était le rythme... Mais encore? Car si la notion de rythme paraît relever de l'évidence, elle peut révéler des abîmes de complexité... sans pour autant se départir d'une certaine simplicité! Cyril Regamey, professeur de batterie et de percussions classiques et ethniques à la HEMU, se lance dans la danse conceptuelle pour en évoquer différents aspects: «C'est une question très vaste. Il faut d'abord faire la différence entre le rythme et la pulsation. La pulsation est régulière, ensuite on la décompose en valeurs, plus ou moins grandes

ou petites. Ce sont des rythmes ou des polyrythmes. Mais le rythme n'est pas forcément quelque chose de régulier. À la base, c'est simplement une longueur, en fait la longueur d'une note.»

À ce stade, les béotiens que nous sommes auront peut-être besoin d'un exemple. «Dans le cas d'un batteur, même s'il joue un pattern tout simple, il joue des choses différentes avec ses quatre membres. On est déjà dans la polyrythmie. De la main droite, il peut battre un rythme régulier et, de la gauche, quelque chose de totalement irrégulier. Dans le swing, la main droite peut tenir un chabada régulier mais la main gauche va accompagner un soliste. Le rythme n'est pas forcément régulier, c'est simple-

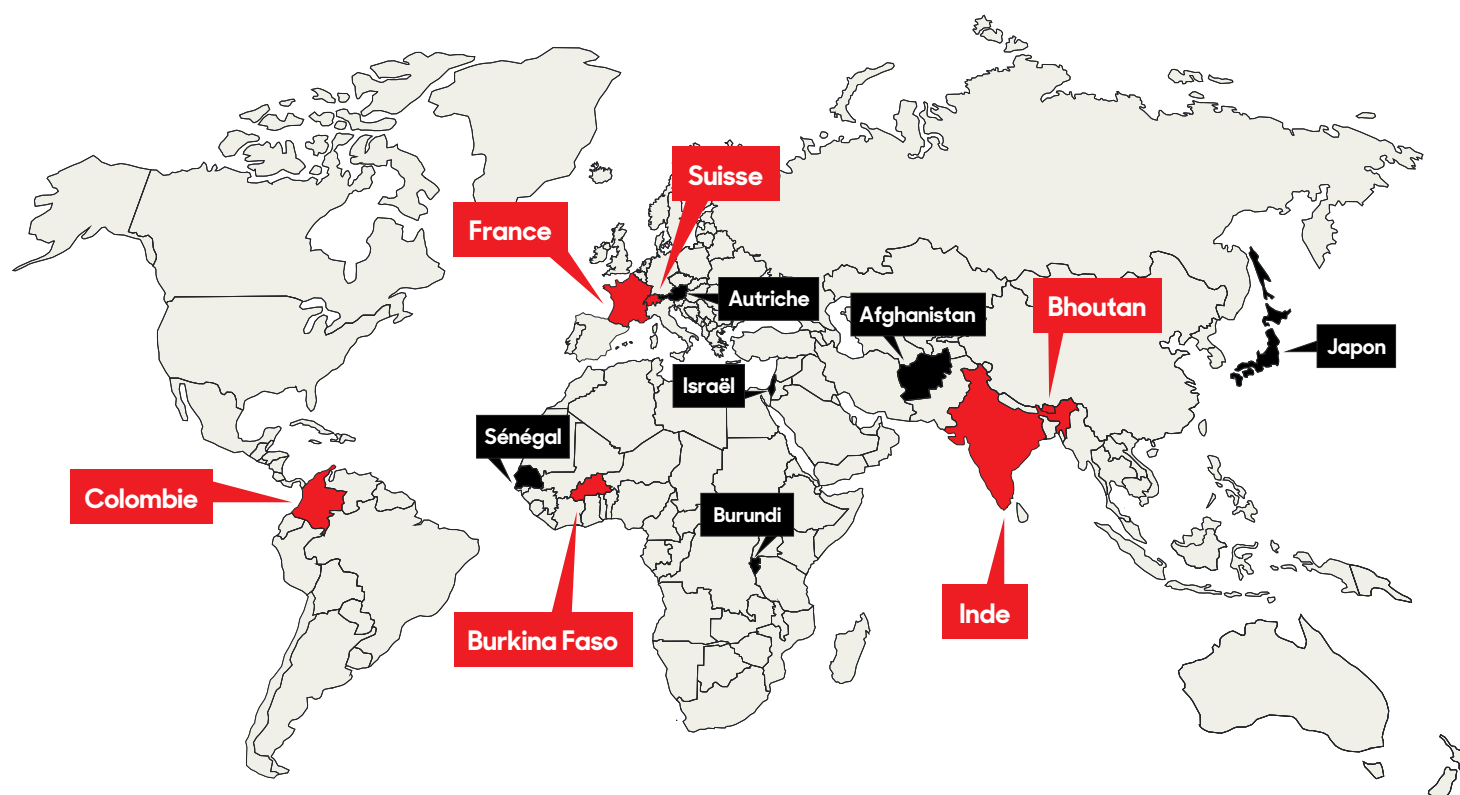
ment des durées, des longueurs de notes. La pulsation, elle, l'est.»

Voilà pour le rythme, reste la question des débuts. «Pour moi, les premiers instruments sont la voix et les percussions, frappées avec divers éléments, que ce soit du bois, du métal, de la pierre ou des peaux tendues.» Une sorte d'universel des origines, capable toutefois de se présenter sous des formes variées. «On trouve les dimensions du chant, des percussions et de la danse, intimement liée au rythme, dans toutes les cultures traditionnelles. L'aspect rythmique est parfois fort, comme dans toutes les cultures africaines et leurs évolutions dans différentes parties du monde. Mais la culture folklorique suisse n'est pas très rythmique, par exemple. Elle est plutôt vocale.»

Étroitement liées au chant et à la danse, les percussions rythmaient – et rythment parfois toujours – la vie en dehors des considérations spectaculaires de pur plaisir que nous expérimentons aujourd'hui le plus souvent. «À la base, la musique n'avait pas pour visée de divertir, c'est venu plus tard. Elle faisait partie de la vie de tous les jours, souvent avec une fonction assez précise, surtout dans le chant et la percussion. Le rythme était un moyen de communication ou accompagnait par exemple le retour des travailleurs au village dans certains pays d'Afrique. Sans oublier la notion de rituel, surtout religieux, présente dans beaucoup de cultures à travers le monde. Moi qui suis un passionné de musique cubaine, je joue aussi des tambours sacrés cubains depuis des années et j'ai participé à beaucoup de cérémonies à Cuba. Il s'agit d'une musique très codifiée où les tambours, la voix et la danse ont des rôles très précis.»

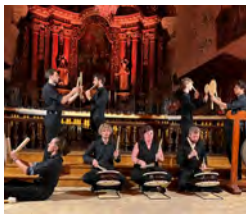
Boris Senff

PAYS REPRÉSENTÉS AU PERCUSSIONS FESTIVAL INTERNATIONAL LAUSANNE



■ Pays présents à l'édition 2022

■ Pays présents cette édition 2023

France Franck Agulhon  Makoto San  Tambours du Bronx 	Suisse  Carillon Festival Lausanne  Lausanne Marimba Ensemble Colombie  Ghetto Kumbé	Inde  Suphala Bhoutan  Royal Academy Of Performing Arts Burkina Faso  Les contes enchantés d'Afrique par Yé Lassina Coulibaly
---	--	---